

# Fleurs de Lys

Patrick Uguen

Ils utilisaient du feu dans le temps. C'était pour les sorcières, les traîtres ou les impies. Maintenant, on fait ça à l'électricité : plaque chauffante ou fer à repasser. On varie le thermostat. Ça laisse le temps aux victimes d'avoir peur. D'abord le froid du métal, puis il devient tiède et puis chaud, et puis l'odeur. La victime, elle sait ce qui l'attend, elle tente bien de s'éloigner de la source de chaleur, de bientôt la brûlure, de la fonte de la peau, mais la plaque est attachée à elle ou l'inverse. Alors elle a le temps d'avoir peur. Si les mecs veulent des renseignements, généralement, elle dit tout avant, mais souvent ils continuent, pour rire, pour l'odeur de barbecue. Après ils la relâchent. Elles ne portent jamais plainte et le souvenir de l'effroyable attente de la souffrance autant que la souffrance elle-même lui font passer l'envie de recommencer, quel que soit ce qu'elle a fait.

Perdues dans le vaste territoire des entrepôts de la zone portuaire, au milieu de l'immense terminal pétrochimique, dans un container, elles étaient trois. Le container avait l'électricité. Elles pourraient hurler plus fort que cent martyres, on ne les entendrait pas. Une indépendante et deux qui voulaient s'affranchir. La première, sa belle gueule, elle pouvait lui dire adieu. Après le fer collé à sa joue, plus personne ne voudrait d'elle à part les mecs du réseau, après qu'ils seraient souls. Dans deux mois, ça l'aura rendu folle. Ils s'en débarrasseront. Ils seront tranquilles pour un bout de temps. La rumeur de leur sauvagerie se

propagera le long des trottoirs et personne avant longtemps n'osera leur faire concurrence. Pour les deux autres, ils avaient autre chose, un fer spécial, comme les vachers, en forme de fleur de lys : coquetterie de salaud.

Les filles se sont promis de ne pas crier mais elles ne tiennent pas. Lorsque le fer brûlant s'approche et déjà roussit leur peau, elles ne peuvent s'empêcher d'hurler, de supplier, d'insulter. Les quatre tortionnaires mettent leurs bouchons à oreilles, photographient ou filment les filles, défigurées par l'horreur. Une odeur écoeurante de viande brûlée. Elles s'évanouissent.

Elles se réveillent dans un hangar. Quelques lits, au-dessus d'elle, une verrière qui donne sur un ciel bleu. Il fait chaud. Elles sont attachées à leur lit par de longues chaînes. Les deux fleurdelysées parviennent à bouger, à s'asseoir. L'autre est immobile, figée par la douleur et le traumatisme. Elle gémit. Les quatre tortionnaires sont devenus leurs geôliers. Ils jouent aux cartes, au bout du hangar, à côté de la porte. Ce hangar, c'est leur prison, le temps de la convalescence. Mais elles connaissent leurs macs. Rien n'est gratuit : les soins, le médecin véreux, la nourriture, tout leur sera déduit, un emprunt à rembourser. Quand elles retourneront au travail, elles ne savent pas combien de passes il faudra pour effacer la dette. Elles se regardent, se comprennent sans rien se dire. Se venger. Oui, mais comment ? Clint Eastwood est vieux et les vengeurs, masqués ou pas, pointent chez Disney ou du côté d'Hollywood. Et la zone est loin de la Californie. Porter plainte ? La grosse blague. En imaginant qu'elles tombent sur des flics honnêtes, combien ça va leur prendre de temps pour qu'ils bouclent l'enquête, pour que le juge instruisse, pour que le procès ait lieu et que la peine soit appliquée. Six mois, un an ? Ils se débrouilleront pour éviter la préventive. Alors pendant ce temps-là, qu'est-ce qu'on fait ? On signe un armistice ? Ici, y'a pas de cessez-le-feu, pas d'ONU ni de casques bleus. Ici, si tu trahis, tu crèves dans la semaine. La justice et la vengeance ont pas les mêmes horloges. Alors s'enfuir, en laissant le maximum d'écart entre les chasseurs et leurs proies. Y a que la mort qui offre cette

distance de sécurité : il faut qu'un des deux camps meurent pour que l'autre ait une chance de survie.

Ils sont quatre, elles sont deux ; l'autre fille ne compte pas, ne compte plus. Elle est trop faible. Sa plaie suppure. Elle a la fièvre et délire de douleur. Elles sont deux, mal en point. Ils sont quatre, bien armés. Mais elles sont bien foutues. Ils ne résisteront pas. A un moment, trois des hommes sortent, le quatrième se fait un café. Elles en profitent pour échanger quelques mots, à voix basses. Elles échafaudent un vague plan. Peu de chance que ça marche. Mais s'il rate, ils les tueront direct et elles seront tranquilles. L'essentiel est de s'enfuir, quelle que soit l'issue de secours. Lorsque les quatre sont de nouveau au complet, elles les appellent, leur disent qu'elles reconnaissent leur erreur et acceptent leurs dettes, qu'elles veulent même commencer à rembourser tout de suite. Deux par fille ; tout ce qu'ils veulent ! Ils auront qu'à dire à leurs patrons que ça vaut pour un premier acompte. Les quatre se consultent. Dehors, sur la zone, c'est soir de match et fermeture de salon. Tout le monde s'en donne à cœur joie. Y'a file d'attente devant les filles. Alors pourquoi pas eux ? Ils acceptent, fiérots et goguenards. Elles vont voir ce qu'ils vont leur mettre. Ils se présentent devant les filles, déboutonnent leurs jeans. Elles commencent par des pipes. On verra ensuite. Et soudain, à on ne sait quel signe, elles écrasent chacune les bourses de l'un et mordent au sang le sexe de l'autre. Sous l'effet de la douleur, les quatre se tétanisent. Cinq secondes de stupeur. Ça leur suffit pour saisir les révolvers dans les holsters et tirer. A bout portant. Deux, trois coups chacun. Poitrines et têtes explosent. Ils s'effondrent. Les balles qui restent, elles les tirent sur leurs menottes, se libèrent, rechargent les armes, partent en laissant la troisième. Elle respire encore, mais elle ne peut pas bouger. Elles ne peuvent rien pour elle. Elle est déjà morte. Elles ont peu de temps. Deux, trois heures au mieux pour faire le tour de la zone, prévenir le maximum de filles pour que celles qui le voudront, celles qui le pourront, en profitent et disparaissent. Les chiens de garde sont morts. Elles prennent une de leurs voitures.

Elles, leur destin est tracé. Où aller ? Elles sont encore faibles. Pas de famille, plus d'amis. Pas d'argent, rien ou tout : la vengeance et mourir. Elles savent où les trouver. Le bar de la Zone. En train de fêter la victoire de leur équipe ou de refaire le match. Quel que soit le résultat, ils se défouleront sur quelques filles. Simplement, ce sera plus violent si l'équipe a perdu. Elles y foncent. Leur épaule est douloureuse, saigne. Le pus se colle à leur chemise, mouille le fauteuil. Elles freinent brutalement. Quelques hommes sont dehors, par petits groupes, ils fument et boivent, les regardent arriver, interloqués. Aucun n'a l'idée de prévenir les deux macs. Elles entrent. Ils ont leur verre en l'air. Ils chantent. Leur équipe a gagné. Elles tirent. Ils tombent. Elles sortent en pointant leurs armes sur les autres. Ils avancent en gardant leur distance. Elles reprennent le volant, s'enfuient. Elles foncent vers la mer, longent l'étang de Berre. Derrière, les autres ont réagi, ont sauté dans leurs voitures. Ils se rapprochent. Les bagnoles filent au milieu des gigantesques cuves des sites pétrochimiques. Un serpent phosphorescent aux vertèbres de phares.

La lumière baissait avec le soir. La mer était d'un bleu de méthylène. Exactement de la couleur du ciel. Une grande colonne de fumée montait vers lui. Les voitures, quand on y met le feu, ça n'explose pas. Y'a même quasiment pas de flammes. Un bûcher. Les mecs regardent, regrettent de ne pas avoir pu le leur faire payer un peu plus.

## L'auteur

54 ans, marié à une épouse que je préfère appeler compagne. Professionnellement, j'ai débuté par le guichet d'une poste puis ai changé tout en restant dans les lettres. Par amour de la littérature et de l'enseignement, je suis devenu professeur de français et animateur de clubs d'écriture et de théâtre.

Je n'ai pas d'enfants mais en ai eu 2500 en 25 ans d'enseignement.

J'écris depuis l'âge de 15 ans : nouvelles de tous genres, théâtre, poésie.

J'ai eu quelques récompenses à des concours de poésie et de nouvelles, ai été publié une fois (*Conclusion*, recueil de poésie).

Lorsque je n'écris pas, ne travaille pas, je fais du sport (en courant après rien mais en essayant d'avancer) ou des expos.